



SYLVAIN MATORÉ

**E M
P R I
S O N
N É S**

LE MOT ET LE RESTE

SYLVAIN MATORÉ

EMPRISONNÉS

LE MOT ET LE RESTE
2019

CETTE NUIT-LÀ

La nuit est tombée, depuis plusieurs heures déjà, sur la route reliant Pissos à Labouheyre. Au niveau de la centrale EDF désaffectée, les phares d'une voiture éclairent furtivement des panneaux publicitaires rouillés. Une vieille affiche de cirque s'y distingue encore par endroits ; son centre est gondolé, ses couleurs ont pâli, des lambeaux en ont été arrachés, mais elle se cramponne, obstinément, à son support.

Jennifer est au volant, Mégane à côté d'elle, à la place du mort. Les deux filles chantent à tue-tête sur le hit du moment, désinhibées par les whisky-cocas qu'elles viennent d'ingurgiter à la soirée de Kilian.

La route est droite. Elle s'étend sur des kilomètres et des kilomètres, sans le moindre éclairage, sans le moindre relief, sans le moindre virage, cernée par des fossés profonds et par les pins de la forêt landaise. Les locaux l'appellent la route de la mort : on ne compte plus les conducteurs qui, lassés par la monotonie du paysage, ont piqué du nez et ont fini leur courte sieste encastrés dans un tronc de conifère. Çà et là, sur les lieux des crashes, des bouquets de fleurs et des photos noués à des pins leur rendent hommage ; des cénotaphes qui permettent aussi aux automobilistes de se rappeler les dangers qu'ils encourent.

Les deux adolescentes ont suffisamment arpenté cette route pour ne plus y faire attention, et elles sont trop occupées, entre deux sessions karaoké, à débriefer leur soirée et les nombreuses avances des garçons qu'elles ont refusées, ou qui les font hésiter.

Happée par leur discussion, le regard machinalement posé sur les nuances de noir de la forêt qui l'entoure, Jennifer ne voit l'obstacle qui se dresse sur son chemin qu'au dernier moment. Elle pousse un cri strident et braque pour l'éviter. La voiture va droit dans le fossé, mais la conductrice freine de toutes ses forces, l'ABS se déclenche et le véhicule stoppe sa course quelques centimètres avant la chute.

– C'était quoi, ça ? hurle Mégane.

– J'en sais rien, putain ! Un sanglier ? Un chevreuil ? Ça avait une allure cheloue. Genre un truc debout...

– Debout ? On a failli crever ! Putain !

– Tu crois que c'est encore là ?

– Je sais pas.

– Viens, on va voir.

Jennifer ouvre la portière et sort. Mégane lui emboîte le pas.

Les phares arrière rouges éclairent faiblement la route. Une ombre s'avance. Les deux copines s'agrippent par le bras en effectuant quelques pas de recul. La silhouette marche, sur deux jambes. C'est un homme, couvert d'un liquide noirâtre, qui s'approche d'elles en émettant des gémissements inaudibles.

2

Il est 00h12. À quelques mètres de l'entrée du village de Labouheyre, sur le bord de la route, il n'y a qu'une maison encore allumée, une petite bâtisse landaise typique : simple, basse, briques rouges sur les arêtes et le pourtour des fenêtres, murs à la peinture blanche épaisse. Les voisines ont toutes leurs volets fermés. L'heure d'extinction des feux a sonné depuis déjà bien longtemps pour certaines, les autres sont inoccupées, leurs anciens habitants sont morts, ou se sont exilés là où il y a de l'emploi. Personne ne les a rachetées. Depuis des années, les Landes sont délaissées, d'une manière ou d'une autre. Elles ressemblent maintenant à un club de femmes célibataires, certaines endeuillées par le décès de leur fidèle époux, les autres trompées et récemment quittées pour leur voisine, la plus fringante Gironde.

C'est Jean-Marc, le couche-tard du secteur. Il est affalé dans un vieux fauteuil et tire, entre deux gorgées de pastis, des bouffées de cigarette à s'en creuser les joues. Sur l'accoudoir gauche, l'écran de son téléphone s'éclaire soudainement et affiche : *Jennifer*.

– Quoi ! ?

– *Papa c'est ...fer, ... vi... y a un...*

– J'entends rien, déplace-toi, ça capte pas.

– *A... Faut que tu... rou... de... y a... che...*

– Qu'est-ce que tu veux ? J'entends rien !

– *Papa, dépêche-toi ! Faut que tu viennes s... la... de... y a un...*

– Comment ça faut que je vienne ? Tu crois que je me suis ruiné à te payer ton permis et ta bagnole pour venir te chercher en soirée ?

– *Non mais y a... buraliste qui... sur le bord de... Pissos.*

– Quoi, le buraliste qui quoi ?

– *Viens viiii...*

À son agacement d'avoir été dérangé succède l'inquiétude, provoquée par le dernier mot de sa fille. Un mot hurlé. Un mot pétri d'effroi. Un mot rogné par l'interruption trop brutale de la conversation. Jean-Marc écrase sa cigarette à la hâte, prend appui sur ses accoudoirs et bondit hors de son fauteuil.

Le vieux 4X4 de Jean-Marc avance à toute berzingue sur la route de Pissos. Son pot d'échappement percé produit un bourdonnement ample et continu que l'autoradio ne couvre qu'à moitié. Les dernières maisons du village sont dépassées depuis longtemps. Il n'y a plus une âme, plus une lumière sur le pourtour de ce chemin qui paraît sans fin, et dont le gris du bitume dévoré par le Cherokee finit par se noyer dans le noir des pins en embuscade.

Puis, une étincelle surgit dans la nuit. L'homme aperçoit des phares au loin. En s'en approchant, il distingue qu'il s'agit d'une voiture arrêtée sur le bas-côté, et reconnaît la 106 vert pomme de sa fille : le véhicule est vide, ses deux portes grandes ouvertes. Un flot d'angoisse saisit Jean-Marc aux tripes. Il court fouiller l'intérieur de la 106, sans rien y trouver d'autre que des paquets de chips usagés et une bouteille de coca. Tremblant, il attrape son téléphone et appelle Jennifer.

Tandis que les tonalités résonnent dans le vide, une vibration se fait entendre. Jean-Marc se retourne. Sur le bitume, un

portable s'illumine, il affiche *Papou portable*: c'est celui de sa fille, dont l'écran est brisé. Des empreintes rouges et noires maculent la coque en strass.

Jean-Marc s'empare du fusil de chasse dans son coffre et pénètre dans la forêt.

3

Grégory fume une cigarette à la fenêtre de sa chambre. Il a les yeux dans le vague. La nuit est profonde, silencieuse, mortifère : aucun passage de voiture, de piéton, aucun signe de vie face à lui, seul un petit parc vide, entouré de maisons mitoyennes blanches et rouges, éclairées par les lumières blafardes des lampadaires ; au-delà, se devine la place de l'église du village de Pissos. Voilà le cap sur lequel s'arrime tout à coup le regard du jeune homme : son clocher, solide et fier.

Grégory est bien décidé à ne pas se laisser abattre, malgré les récentes déconvenues : son père, le buraliste du PMU du village, n'est pas venu le chercher ce soir, il s'est contenté de lui laisser un message plutôt louche. C'était pourtant à son tour de l'héberger ce week-end mais, à la sortie de son cours de tennis, Grégory n'a trouvé personne.

Sans grande surprise. Un vendredi soir sur deux, il n'est jamais sûr que son père vienne. Grégory imagine que ce personnage bourru trouve mieux à faire : une soirée avinée avec les piliers de comptoir du bar attenant, ou une partie fine avec des filles de joie d'une aire de l'autoroute A63.

Mais Grégory a surtout une autre préoccupation, une obsession, même, qui se prénomme Jennifer. La scène de l'arrivée de la belle blonde, à la soirée de Kilian, quelques heures plus tôt, tourne en boucle dans sa tête : Jennifer est entrée, sans attendre qu'on lui ouvre. Elle a sonné pour se signaler, tout de même, avant de pousser la porte, et que la quinzaine de lycéens se retourne pour contempler l'apparition de la

star – soleil couchant derrière elle, en guise de projecteur pour faire briller sa chevelure ; démarche chaloupée, pour mettre en relief ses cuisses et ses mollets aux subtils arrondis, moulés par un jean troué ; pose lascive, pour faire admirer sa chute de reins vertigineuse, son ventre plat au nombril percé, son décolleté généreux.

Le cœur de Grégory s'est emballé. Sa respiration est devenue haletante, saccadée. Et quand la blonde a daigné lui dire « salut » en lui faisant la bise, pour la première fois de sa vie, il n'a pu que bégayer un ridicule « s-s-s-sa-salut » en retour. Il a ensuite passé le reste de la soirée à se morfondre en sirotant quelques bières sucrées, redoutant de voir son amour et Kilian se rapprocher encore davantage.

Amer de regrets que la vie soit faite ainsi, que deux années le séparent d'elle, que sa timidité l'entrave, que la nature n'ait pas été aussi avantageuse avec lui qu'avec Kilian, il écrase sa cigarette sur le rebord de son volet, pousse un soupir – sorte de râle plein de désir et de frustration – et s'étale sur son lit les bras en croix.

4

Jean-Marc est au cœur de la forêt. Inspiré par les policiers d'élite des séries américaines, il a saisi la crosse de sa carabine de sa main droite, reposé le canon sur sa main gauche, laquelle tient son téléphone en mode torche pour éclairer le décor.

Au début de la traque, Jean-Marc était infiltré par la peur et le doute. Son cœur tambourinait aux portes de sa cage thoracique. De ses jambes flageolantes, il arpentait les bois sans savoir où aller, tentant de chasser le funeste pressentiment qui faisait sans cesse retour dans son esprit. Chaque détail était contaminé par ses sombres présages : le chemin qu'il empruntait devenait une route menant vers une affreuse scène de crime, l'air frais ambiant lui paraissait porteur des effluves d'une tragédie, la lumière de la lune, opacifiée par de minces nuages, le phare qui éclairerait sous peu le cadavre de sa fille chérie. Presque paralysé, il souhaitait appeler la gendarmerie pour être épaulé mais, pensant au temps que ces derniers mettraient à arriver, il décida de poursuivre la battue seul, sans délai, pour empêcher qu'advienne l'irréparable.

Il marche maintenant d'un pas puissant, déterminé. Il ne tremble plus, il est en colère désormais. Imaginer le buraliste de Pissos – ce gros bonhomme aux cheveux gras, toujours porté sur les vanes graveleuses – poser les mains sur sa fille a fait naître en lui une rage vengeresse que rien ne semble pouvoir arrêter. Il ne rêve que d'une chose : arriver à temps, et transpercer le bide de ce sale porc avec sa 22 Long Rifle.

Mais il n'y a toujours rien dans son champ de vision, à part un alignement de troncs qui se noie dans l'obscurité. Doit-il hurler le nom de Jennifer, afin qu'elle lui réponde et qu'il la localise, ou au contraire se faire discret pour mieux surprendre son ennemi ?

Rien à voir avec la chasse habituelle qu'il pratique avec ses copains, où l'enjeu pour celui qui tuera le plus gros sanglier ou chevreuil n'est qu'affaire de narcissisme. Rien à voir avec l'ambiance de journée, où la forêt est une mosaïque de couleurs, inondée de faisceaux de lumière qui scintillent à travers les feuilles. Cette nuit, le silence et le noir en sont les seuls maîtres.

Jusqu'à ce qu'un coup de feu, suivi d'un cri féminin assourdissant, ne résonnent. Ils proviennent de la gauche de Jean-Marc, qui se met à courir de toutes ses forces, slalome, silhouette voûtée, entre les pins. Il ne voit toujours rien devant lui, alors il accélère, accélère encore, à la limite de la syncope.

Une lueur s'entrevoit derrière les arbres. C'est une clairière. Jean-Marc s'en approche. Il y aperçoit deux silhouettes. Oui, ce sont deux filles, dévêtues, peut-être attachées. Il sprinte vers elles, il va les délivrer, les emmener en sécurité.

Mais au dernier moment, à quelques mètres du but, quelque chose attrape sa jambe et le fait tomber à la renverse.

LES JOURS PASSÉS

La colère de Jennifer retombe. Assise dans le bus scolaire qui relie Labouheyre à Parentis-en-Born, le front posé sur la vitre, elle observe les rangées de pins défiler par saccades. Elle imagine son père les parcourir, armé de son fusil, à la poursuite de quelque sanglier ou chevreuil. Il serait fier, puissant, déterminé. Tout ce qu'elle voudrait qu'il soit. Mais cette vision se confond avec la contrariété que Jean-Marc lui a imposée au réveil, en la privant de sa voiture.

Jennifer se voit soudain être cette biche innocente, traquée par le chasseur, cherchant à échapper à ses balles – aux règles injustes auxquelles elle se sent soumise. Alors, elle laisse ses songes dériver vers d'autres contrées.

Le climat l'y aide: après des semaines de froid et de pluie, voilà enfin les premiers signes de beau temps, le début d'une nouvelle vie, les promesses de rompre avec l'ennui d'un hiver dans la campagne morose.

Ses pensées la transportent au-delà du centre de Parentis, à l'étang de Parentis-Biscarosse, et plus loin encore, à Biscarosse-Plage, le lieu où elle passe tous ses étés. Là-bas, accompagnée de son groupe d'amis de vacances, grisée par la profusion de magasins, de restaurants et de bars, enivrée par l'air de l'océan et par ce soleil qui colore sa peau en or, la vie est comme elle la désire. Il n'y a plus de vide, plus de travail, plus de contrainte. Il s'y dessine même parfois des ébauches d'amour, quelques fulgurances sensuelles, comme deux ans plus tôt avec ce beau surfeur, que Jennifer ne parvient toujours pas à oublier.

Soudain, à la place de ce paysage et de cet éphèbe qu'elle fantasmait, apparaît la réalité: le grand bâtiment de béton qui sert à Jennifer de lycée, avec sa cohorte de garçons médiocres qui n'attendent que de relouer la belle blonde dès sa sortie du bus.

Sa copine Mégane est la première à l'accueillir:

– Salut, Jenn! T'es pas venue en caisse?

– Non, mon père m'a interdit de la prendre. On s'est embrouillés ce matin. Il m'a dit que tant que je bosse pas il me confisque les clés, ça me fout la rage!

– J'ai un truc pour te remonter le moral: vendredi y a personne chez Kilian, et il va faire une soirée! Ça va nous faire tenir la semaine ça, non? Par contre faut que tu négocies la caisse pour qu'on y aille. Tu crois que ton père pourra te rendre les clés?

– Je vais essayer de gérer...

Les deux filles marchent vers l'entrée du bâtiment. Dans la cour, un jardinier arrache quelques mauvaises herbes sur le terre-plein central. En voyant Jennifer, il interrompt sa besogne et fixe l'adolescente d'un air obscène. Mégane le remarque:

– Putain, t'as vu comment il te mate, le gars? Dégueu!

– Laisse tomber, ils embauchent que des handicapés ici, les mecs sont un peu dérangés mais ils sont pas méchants.

– Ouais, sûrement...

Baggy en jean délavé, chemise à manches courtes à motifs tribaux, chaîne en argent au cou, gourmette au poignet, anneau à l'arcade, cheveux bruns en pics acérés grâce à des noisettes de gel fixation ultra-forte, Kilian s'avance dans le couloir, avec une démarche faussement paresseuse qui fait dodeliner sa tête de droite à gauche. Il a repéré Mégane et

Jennifer. Il force le trait, et en passant à côté d'elles, leur dit avec un clin d'œil :

– On se dit à vendredi soir les filles, hein ? Et puis je te dis à toute en philo, Jenn !

Elles lui répondent par un sourire et se regardent ensuite en rigolant.

– Il te veut, c'est clair, affirme Mégane. Et t'as pas vu comment Adel m'a parlé toute à l'heure. Vendredi soir, meuf ! Ça va être ton soir. Ça va être le grand soir, pour nous deux, je le sens !

2

Le réveil de Michel sonne. Plusieurs secondes passent avant qu'il ne réussisse à décoller ses paupières. Il pousse alors un grognement, lève ses bras, se gratte le nez, puis désincruste les résidus blanchâtres de bave séchée coincés dans ses poils de moustache. Il est en diagonale sur son lit, en caleçon, marcel relevé au-dessus du nombril. Sa couette est tombée par terre, son drap s'est détaché d'un coin de matelas et s'est coincé sous son dos. Au pied du lit gisent quelques cadavres : une bouteille de vin rosé et deux grandes cannettes de 8.6, vides.

La bande-son est toujours la même dans cette petite maison, depuis que Michel y a emménagé à la hâte après que sa femme l'a quitté six ans plus tôt : un grondement et une vibration perpétuels émanant de l'autoroute qui passe juste derrière son jardinet, à la frontière ouest du village. Michel s'y est plus ou moins accoutumé, avec le temps. Mais ce matin, les bruits de circulation semblent resserrer l'étau que sa gueule de bois a placé autour de son crâne.

Pris d'une motivation soudaine, il se dandine jusqu'à soulever le haut de son corps pour appuyer son dos sur la tête de lit. Il étend ensuite sa main jusqu'à sa table de chevet, se saisit à l'aveugle de son paquet de gitanes, d'une boîte d'allumettes, de son cendrier, et se crame la première de la longue série du jour.

Comment ne pas fumer comme un pompier quand on travaille entouré de centaines de paquets, que l'on assiste à une procession quotidienne d'accros à la nicotine qui

viennent vous réclamer leur dose, et que l'on a, depuis l'adolescence, du mal à faire dans la demi-mesure ?

Une fois la clope écrasée, Michel sait qu'il ne peut plus repousser l'échéance : dans cinq minutes, une petite troupe impatiente d'hommes mûrs, en mal de tabac, de jeux d'argent et de compagnie siégera devant le PMU, prête à se plaindre des retards récurrents du gérant à ouvrir boutique. Michel se lève, enfile quelques vêtements pris au hasard sur un monceau de linge, et va se faire un café.

Dans sa petite cuisine au carrelage marron, la radio déverse son flot ininterrompu de nouvelles, auquel il ne prête pas attention, jusqu'à la page sports : les quarts de finale de la Ligue Europa, sur lesquels les discussions et les paris PMU vont porter aujourd'hui, et les demi-finales de la Coupe Davis, qui l'intéressent moins. Mais cette dernière information fait ressurgir un souvenir récent : le texto que son fils Grégory lui a envoyé, trois jours plus tôt, pour lui annoncer fièrement qu'il avait passé pour la première fois le troisième tour d'un tournoi de tennis.

Pourquoi n'avait-il pas pensé à lui répondre jusque-là ? Ses journées au bureau de tabac, peu denses, ne l'auraient pas empêché de le faire, ni ses soirées solitaires chez lui, occupées par la télé et la consommation d'alcool, malgré d'autres occupations inavouables et assez chronophages.

Michel n'a jamais réussi à se faire à l'idée d'être un mari ou un père. Il a cru, un temps, qu'il s'adapterait à ces situations, pourtant aux antipodes de ce qu'a toujours été son désir profond. Mais non, il n'a pas pu. Jamais.

Maintenant que les choses sont telles qu'elles sont, que l'erreur a été faite, il lui faut pourtant bien tenter, un week-end sur deux, et avec quelques textos, d'être présent pour